

## Interrogation sur le football italien

## L'heure du déclin du calcio a-t-elle sonné ?

Par Michel Pautot, avocat et auteur (1)

L'UEFA, l'instance européenne, a récemment livré le classement de son indice sur les performances des clubs européens : l'Espagne est première, devant l'Angleterre, l'Allemagne, le Portugal et l'Italie. Malgré quelques mouvements (arrivée du Français Patrice Evra à la Juventus et de l'Espagnol Fernando Torres au Milan AC et quelques renforts à l'AS Roma et à Naples), le mercato a été calme, à la différence des autres championnats européens. L'Espagne a attiré l'attaquant uruguayen Luis Suarez (FC Barcelone), le meilleur buteur de la Coupe du monde, le Colombien James Rodriguez (Real de Madrid), et le champion du monde allemand, Toni Kroos (Real). L'Angleterre a réjoui tous les supporters avec l'arrivée du milieu de terrain argentin Angel Di Maria (Manchester United). Le calcio attire donc moins les grandes stars du football.

Durant les années 1980 – début des années 1990, auréolé par la victoire de la Squadra Azzura lors du Mondial 1982 en Espagne – les clubs italiens de football ont attiré les meilleurs joueurs du monde et dominé l'Europe. Hélas, ce temps béni pour le championnat italien est révolu. En dépit de la finale perdue en Ligue des champions en 1983 par la Juventus de Turin puis, en 1984, par l'AS Roma, emmenée par le champion du monde, Bruno Conti, et le Brésilien Roberto Falcao, plusieurs clubs ont remporté la Coupe d'Europe : la Juventus de Turin (Coupe des coupes en 1984, Champions League 1985, Coupe UEFA 1990 et 1995), le Milan AC (Champions League 1989, 1990 et 1994), Naples (Coupe UEFA 1989), la Sampdoria de Gênes (Coupe des coupes 1990), l'Inter de Milan (Coupe UEFA 1991 et 1994), Parme (Coupe des coupes 1993 et Coupe UEFA 1995).

Les joueurs italiens, majoritaires dans les clubs, étaient alors au contact de coéquipiers étrangers de grand talent et ont bénéficié de la suspension des clubs anglais en Coupes d'Europe à la suite de la tragédie du Heysel en 1985. À cette période, d'autres joueurs talentueux

étaient présents comme Daniel Passarella, capitaine de l'Argentine, championne du monde en 1978, les Brésiliens Socrates, Zico, « le Pelé blanc », les Allemands Karl-Heinz Rummenigge, Hans-Peter Briegel, finalistes de la Coupe du monde, ou encore les Danois Michael Laudrup, Preben Elkjaer-Larsen... Le Français Michel Platini, champion d'Europe avec les Bleus en 1984, a survolé le

### Aujourd'hui, le calcio n'est plus ce qu'il était malgré la victoire de l'Italie lors de la Coupe du monde 2006.

calcio avec le Polonais Zbigniew Boniek et les piliers de l'équipe italienne championne du monde.

Naples a fait sensation en recrutant le prodige Diego Maradona, champion du monde en 1986, joueur le plus cher au monde. Amenant avec panache le club napolitain au sommet du calcio, le n° 10 argentin évoluait avec son compatriote Daniel Bertoni, champion du monde en 1978, et aussi le Brésilien Careca. Le Milan AC marquait aussi les esprits. Son trio néerlandais champion d'Europe (Ruud Gullit, Marco Van Basten, Frank Rijkaard) a émerveillé l'Europe du football avec également les joueurs italiens Franco Baresi, Paolo Maldini, Roberto Donadoni, Carlo Ancelotti. C'est le dernier club à avoir remporté deux fois successivement la Ligue des champions.

Pour le légendaire Marcel Desailly, capitaine et champion du monde avec l'équipe de France : « C'est sans doute en Italie que j'ai le plus progressé car j'ai côtoyé au Milan AC ce qui se faisait de mieux au monde. » L'ancien joueur de l'Olympique de Marseille n'oublie jamais ses années milanaises, c'est l'un des buteurs de la mémorable finale victorieuse de la Ligue des champions en 1994 contre le FC Barcelone

du Brésilien Romario et du Bulgare Hristo Stoichkov. L'année 1990 est sans doute le point culminant du calcio avec les Coupes européennes remportées par les clubs italiens Juventus de Turin, Milan AC et Sampdoria de Gênes et la Coupe du monde organisée sur le sol italien. La seule mauvaise nouvelle est l'élimination de l'Italie par l'Argentine en demi-finale malgré les talentueux Gianluca Vialli, Roberto Mancini, Roberto Baggio et « Toto » Schillachi. Diego Maradona et Claudio Canniggia sont passés par là... Le calcio est, si l'on peut dire, vainqueur par procuration puisque la Mannschaft devient championne du monde grâce à ses joueurs « italiens » : le célèbre trio de l'Inter Milan (Lothar Matthäus, Andreas Brehme, Jurgen Klinsmann), ainsi que le duo romain Thomas Berthold et Rudi Völler. En finale, l'Argentine a présenté cinq joueurs évoluant en Italie.

Aujourd'hui, le Calcio n'est plus ce qu'il était malgré la victoire de l'Italie lors de la Coupe du monde 2006 et la présence de joueurs emblématiques comme Gianluigi Buffon ou Andrea Pirlo. L'hypermédiatisation des compétitions, la surenchère permanente des enjeux liés à la multiplication des coupes et championnats, l'arrivée de nouveaux sponsors et actionnaires venus d'ailleurs, la libéralisation des transferts avec les arrêts Bosman et Malaja ont profondément changé le football européen. Des distorsions économiques sont apparues d'un pays à l'autre, la valeur marchande des stars du football a décuplé. Cette concurrence généralisée explique la course inflationniste malgré l'encadrement de l'UEFA pour suivre de plus près l'économie des clubs. L'intensification de ces affrontements n'a sans doute pas le plus profité aux clubs italiens. Ils ne remportent plus de Coupe d'Europe et le dernier vainqueur italien de la Champions League est l'Inter de Milan en 2010.

La concurrence est très forte au niveau des vainqueurs de la Champions League avec l'Espagne (FC Barcelone 2011 et Real Madrid 2014), l'Angleterre (Chelsea FC en 2012), l'Allemagne (Bayern de Munich en 2013). Les deux dernières finales ont opposé deux clubs du même pays (finale Bayern de Munich – Borussia Dortmund en 2013) ou de la même ville (finale Real Madrid – Atletico Madrid en 2014)...

Autre preuve du déclin de l'Italie, c'est le Ballon d'or. Depuis 2008, le vainqueur est soit Lionel Messi (FC Barcelone) ou Cristiano Ronaldo (Manchester United et Real Madrid) et le dernier vainqueur du Calcio est le Brésilien Kaka en 2008 au Milan AC. Du temps de la gloire du calcio, des joueurs comme Luis Suarez, James Rodriguez, Toni Kroos ou Angel Di Maria auraient signé en Italie. ●

(1) Dernier ouvrage : *Sport et Nationalités – quelle place pour les joueurs étrangers ?* (Éditions l'Harmattan).

LA CHRONIQUE  
PHILO  
DE CYNTHIA  
FLEURY



## Une solidarité en fragments

La sentence est connue, on la prête au général de Gaulle. « Tout Français désire bénéficier d'un ou de plusieurs privilèges, c'est sa façon d'affirmer sa passion pour l'égalité. » Et généralement, le bien-fondé de ce « privilège » est la résultante d'un mérite ou d'un droit acquis de longue lutte. Dans la *Préférence pour l'inégalité*, François Dubet revient sur cette ambivalence – qui l'est de moins en moins. Car en dépit de leurs principes, nos sociétés choisissent l'inégalité : « Tous ceux qui le peuvent, et qui ne sont pas nécessairement les plus riches, veulent développer un capital social endogène, vivre dans les mêmes quartiers, pas nécessairement pour se fréquenter et créer une vie de quartier, mais pour l'ambiance, la sécurité et l'esthétique urbaine, sans parler de sectorisation scolaire. Les individus ne recherchent pas les inégalités, mais leurs choix les engendrent. » L'article 1<sup>er</sup> de la Constitution n'a jamais été aussi mis à mal. La République, de fait, est divisible. « La conscience des inégalités s'individualise, s'accroît et se mesure au plus près. Paradoxalement, moins les inégalités sont structurées par des classes sociales objectives, plus la conscience des inégalités est vive et plus les inégalités sont vécues comme une menace subjective. »

### « Chacun sait ce qui le distingue et le sépare des autres. »

Le constat de l'élitisme français est sans équivoque. Non qu'il s'agisse de nier l'existence d'inégalités justes. Mais les différences ne peuvent être ipso facto des inégalités. Et tel est le cas dans notre monde scolaire où tous les mérites ne se valent nullement. « Alors que l'école républicaine mal-

thusienne reposait sur un système fortement clivé entre les niveaux de formation, chaque niveau étant lui-même très homogène, la massification concurrentielle a multiplié les clivages et les hiérarchies à l'intérieur même du système éducatif (...) Le système scolaire français (...) est élitiste parce que le mode de production des élites commande toutes les hiérarchies scolaires et tout le système de formation, et parce qu'il détermine l'expérience scolaire de tous, y compris de ceux qui ignorent l'existence même des formations d'élite. » Et ceux-là, plus que quiconque.

Une solidarité en fragments plus qu'en crise donc. D'autant plus atomisée que la vie sociale est de plus en plus transparente grâce à la multiplication des statistiques, des enquêtes, des rapports. « Chacun sait ce qui le distingue et le sépare des autres. » Les intérêts des uns ne coïncident plus avec ceux de leur prétendue même classe. Chacun se sent, un jour ou l'autre, discriminé, en tant que femme, ou homme, en tant qu'immigré ou Français, en tant qu'hétérosexuel ou homosexuel, etc. Face à cela, l'imaginaire de la solidarité n'a pas trouvé la parade. Certes, la solidarité est le fruit de constructions économiques et politiques – mais elle ne peut intégralement se passer d'un grand récit, plus classiquement lié à la solidarité mécanique des anciennes sociétés. La solidarité organique moderne a bel et bien besoin de son sacré à elle : le mythe de la fraternité. ●